

Lara Lalman¹

La force des femmes

Le 29 novembre, l'asbl Garance était invitée par le CEFA dans le cadre d'une projection de trois films : *Njoki Ndung'u*², *Femme de la Rue*³ et *Quand les femmes sont fortes*⁴. Deux thèmes en dialogue : le sexisme ordinaire et l'auto-défense pour femmes et filles comme prévention primaire de toutes les formes de violences sexo-spécifiques.

Alarmée par le nombre de viols dans son pays, l'avocate et parlementaire kenyane Njoki Ndung'u est à l'origine du Sexual Offences Act⁵, première législation, complète et unifiée, spécifique aux agressions sexuelles et crimes de nature sexuelle. Cet acte, qui fait l'objet d'une version simplifiée sous forme de guide à l'attention des citoyens, est destiné aussi à encourager les victimes à interpeller la justice. Sa personnalité charismatique redresse la tête des jeunes filles, les exhorte à exercer leur dignité et à protéger leur intégrité. Elle a en effet pris le parti de se rendre dans les écoles de filles afin de les sensibiliser et renforcer leur confiance en elles et en leur force : la force de choisir sa vie, de poser ses limites, d'être consciente de sa valeur et de se faire respecter.

C'est proche des objectifs de l'asbl Garance en Belgique dont le film « *Quand les femmes sont fortes* » fête les 10 ans. Deux films sur la force des femmes pour encadrer un film sur... le sexisme ordinaire ! « *Femme de la rue* » a en effet fait beaucoup de bruit dans notre petit pays, pas toujours à bon escient. Pour le remettre dans son contexte, il s'agit d'un travail de fin d'études d'une jeune femme qui était loin d'imaginer la portée de son questionnement. Le CEFA ne l'a pas projeté dans le but de poursuivre la polémique qui pointe les maladresses du document jusqu'à l'instrumentaliser dans des débats renforçant le communautarisme d'un côté, la stigmatisation de l'autre. Son intérêt, comme le souligne Garance dans sa carte blanche⁶, réside plutôt dans le fait « *qu'il est question là d'une construction de la masculinité comme prise de pouvoir sur les femmes, surtout quand on est en groupe.* » et qu'elle dénonce là une culture machiste bien connue de nombreuses femmes. Garance a raison de s'étonner que le sujet soit traité comme quelque chose de nouveau, que d'aucuns semblent découvrir... Puisque les mauvais sont « les autres », s'indigner permet de ne pas remettre en question son propre comportement. Pour Irène Zeilinger⁷, les mesures prises par certaines communes bruxelloises, notamment suite au film de Sophie Peeters peuvent renforcer les clivages et stigmatisations. Une amende pour incivilité incluant les remarques sexistes pose en effet la question de qui investit l'espace public. La majorité du temps, ce ne sont pas les personnes les mieux intégrées au système, les plus favorisées par celui-ci, mais bien des

¹ Chargée de projets au CEFA asbl

² Film kenyan réalisé par

³ Réalisé par Sophie Peeters en 20

⁴ Réalisé par Garance asbl en 2

⁵ http://www.creawkenya.org/pdf/sexual_offences_booklet.pdf

⁶ <http://www.garance.be/cms/?Femme-de-la-rue-un-documentaire>

⁷ Directrice de Garance asbl

personnes en situation plus précaire. La directrice de Garance rappelle que le problème de base est bien le sexisme et non la situation de frustration par exemple, évoquée dans le film, comme explication d'un comportement : cette frustration naît du paradoxe entre tradition culturelle répressive et hypersexualisation dans l'espace public et les médias. Un gros cliché ? En matière de clichés, aucun lieu, surtout pas là où se jouent des enjeux de pouvoir, n'est épargné : lorsqu'une femme politique fait l'objet de remarques machistes, comme Edith Cresson, ou plus récemment Cécile Duflot à cause du port d'une robe fleurie à l'Assemblée Nationale en France.

Si Sophie Peeters se sent dans une impasse, et semble manquer d'alternatives à la fuite, au découragement, les deux autres films nous proposent joyeusement d'autres issues.

Avec la création de Garance, Irène Zeilinger propose des cours d'autodéfense physique et verbale pour femmes et filles. Cette approche existe depuis une quarantaine d'année en Europe et aux Etats-Unis. La fondatrice charismatique de Garance a importé chez nous le Seito Boei, technique de son pays natal, l'Autriche. Au fil du temps, diverses problématiques ont émergé : notamment toucher un public de femmes plus âgées, qui ne venaient pas malgré la communication précisant qu'il n'y avait pas de condition physique requise. La question de la force se pose donc toujours quand on parle d'autodéfense. Mais où réside cette force s'il ne s'agit pas seulement d'acquérir quelques réflexes pour parer les coups et les donner quand il faut là où il faut ?

Quiconque a vu Karaté Kid ou Kung Fu Panda sait que les arts martiaux abordent aussi la force mentale comme pré-requis. Ici, il ne s'agit pas de discipline : les femmes en ont reçu bien assez, des leçons de discipline ! L'autodéfense féministe s'apparente plutôt à une libération : libération des carcans, libération des peurs, et acquisition d'assurance, d'ancrage.

La force, c'est aussi la solidarité et la prise de conscience de ses compétences propres : un des premiers projets de Garance a été de récolter les témoignages des femmes qui se sont défendues face à une situation d'agression, peu importe le moyen utilisé. Ce recueil s'étoffe encore dans la rubrique « Echappées belles » sur le site de l'association.

Plutôt que les stratégies d'évitement, les formatrices en auto-défense, toujours dans l'idée de défendre son territoire, proposent concrètement d'affronter l'autre : deux syllabes peuvent suffire à surprendre l'agresseur, ou une exclamation bien affirmée avec un contenu dénué de sens. Oser regarder droit dans les yeux et dire d'un ton ferme « laisse(z)-moi tranquille ! » devrait donner également de bons résultats... Plus facile à dire qu'à faire, c'est là que les cours d'auto-défense révèlent leur potentiel d'empowerment.

Et tenter d'ouvrir le dialogue ? Vu l'énergie que cela demande pour un résultat très hypothétique, cela en vaut-il la peine ? A chacune de trouver l'inspiration ou plutôt d'improviser. Mais cette stratégie courante chez les femmes, Irène Zeilinger ne l'encourage pas, et ce pour deux raisons : la première est que l'efficacité est tributaire d'un éventuel

besoin de reconnaissance motivant l'agression. La deuxième raison est que cela renforce l'assignation des femmes à un rôle maternant, d'éducation, d'empathie... Ras-le-bol !

Garance a également initié un projet d'envergure à Bruxelles : une série de marches exploratoires dans divers quartiers, processus qui avait déjà été expérimenté ponctuellement, notamment en région liégeoise. La question à laquelle étaient invitées à répondre les 100 femmes qui se sont prêtées à l'expérience était : « comment aménager l'espace public pour le rendre plus sécurisant, plus accueillant pour tous et pour toutes ? » Des pistes concrètes en sont sorties à destination des services urbanistiques afin de diminuer le sentiment d'insécurité⁸. Cette question a commencé à être abordée par le CEFA plus spécifiquement sur le campus de Louvain-la-Neuve en 2010⁹ : la piste de la sensibilisation fait son chemin et nous espérons voir grandir l'intérêt pour cette question dans les années à venir, tant auprès des interlocuteurs politiques et académiques, que des partenaires associatifs.

L'auto-défense s'apparente à une prévention primaire des violences. Mais à la source, cela ne peut pas être la réponse miracle : l'éducation, scolaire notamment, a un rôle considérable à jouer. Eduquer garçons et filles avec la conscience des spécificités de genre saute très vite aux yeux comme une évidence, et ce, tant dans le rapport à l'autre, le respect, la déconstruction des stéréotypes, que dans l'estime de soi, la pose des limites, la défense de son espace et de son intégrité.

N'ayant pas de prise sur le volet scolaire, Garance a néanmoins mis en place des ateliers réservés aux adolescent.e.s, selon les violences spécifiques que les un.e.s et les autres sont à même de rencontrer.

Depuis longtemps, Garance souhaite travailler avec les hommes sur les violences spécifiques dont ceux-ci peuvent être victimes. « *Les garçons se retrouvent souvent dans des situations dangereuses parce que l'on les met au défi de montrer qu'ils sont des « vrais hommes ».* Dans la période de l'adolescence, il est d'autant plus important de les accompagner à la recherche de leur identité. »¹⁰ C'est donc un début avec une méthodologie spécifique créée pour les jeunes à partir de 14 ans.

Si les projets de l'asbl grandissent et se multiplient, il n'en reste pas moins que la chasse aux subsides est un combat quotidien. Pourtant selon Irène, 1 € investi dans la prévention épargnerait 87 € à la santé publique. Cqfd !

Notre débat s'est terminé sur le concert d'Anne Raymon, auteure-interprète de chansons qui ne sont pas sans lien avec nos réflexions, notamment sur la question de l'éducation et du

⁸ <http://www.garance.be/cms/?Espace-public-genre-et-sentiment-d>

⁹ LALMAN Lara, *Petit aperçu du sentiment d'insécurité et des violences sexistes sur un campus universitaire*, CEFA, 2010

¹⁰ <http://www.garance.be/cms/?Garcons,69>

genre auquel on assigne très tôt garçons et filles sur les modèles des héros et héroïnes typé.e.s. Voici un extrait illustratif de « A l'abordage » :

*Adieu ma fille, adieu mon homme,
Je penserai à vous en buvant mon verre de rhum
Sur un bateau créole, j'embarque ce matin,
Pour loin de mes casseroles, accomplir mon destin !*

Elle qui aime les histoires de pirates et d'aventures sur les mers, dans les contrées lointaines : ce sont toujours des héros, jamais des héroïnes. Alors Anne a créé une chanson où pour une fois, les rôles sont inversés ! Si la société n'offre pas de modèles non sexistes, créons-les ! Une belle invitation à l'autonomie.

Cela a semblé donner un élan libérateur à la salle : les dernier.e.s spectateurs/rices ont repris en cœur debout en tapant dans les mains. Il faut dire que l'héroïne en transmettant à sa fille la liberté de poursuivre ses rêves, c'est un peu à toutes les femmes qu'elle s'adresse, et à la force qui est en elles.